
QUESTIONS URBAINES

Des villes plus extraordinaires que leurs problèmes?

Tout en dénonçant, généralement avec une ironie cinglante, les terribles difficultés auxquelles doivent faire face quotidiennement les habitants les plus pauvres, qui sont aussi les plus nombreux, de leur gigantesque capitale, les chroniqueurs mexicains n'en pensent pas moins aussi que Mexico est plus extraordinaire que ses problèmes; et, pour un observateur attentif, il devient vite clair que ce mélange de critique et d'admiration en dit beaucoup plus sur la réalité complexe de la ville que tous les clichés trop simplistes qui circulent sur elle. Pour saisir les réalités urbaines, croiser les modes d'approche est un impératif méthodologique qui peut être étendu d'ailleurs à toutes les grandes villes mexicaines où les tensions internes à la société urbaine sont exacerbées par une croissance accélérée.

C'est un premier intérêt des textes réunis dans ce numéro de TRACE que de rendre compte de cette vitalité et de cette complexité. Que les approches des problèmes urbains y soient partielles n'empêche pas, en effet, de les présenter toujours comme de simples parties d'un ensemble, le système social, lui-même situé dans sa dynamique historique. Deux contributions, celle de C. Bataillon et L. Panabière et celle de G. Fourt, traitent de services urbains (adduction d'eau et transport public), mais en montrant, dans les deux cas, que, si une étude sectorielle peut constituer une bonne approche de la ville, elle ne saurait sans danger se suffire à elle-même. Quand l'analyse conduit à séparer trop nettement les composantes d'une réalité, le risque est en effet de croire ensuite à l'autonomie de chacune d'elles. Comme le rappelle Gilles Fourt "croire que le Plan de Transport et Voirie puisse s'ajouter au Plan Directeur de Développement Urbain est sans doute une illusion" et on peut étendre la remarque à l'ensemble des services urbains.

Si de telles observations peuvent aujourd'hui non seulement être formulées mais entendues c'est que depuis une quinzaine d'années, dans un contexte de crise qui prend de plus en plus les allures d'une mutation de société, plus personne n'accepte le "rationalisme" formel d'un urbanisme que l'on disait "moderne". C'est cette évolution que s'efforcent de mettre en évidence les trois autres articles. Certes, si on s'en tenait aux apparences, on pourrait penser que les quartiers anciens dont ils traitent doivent surtout aux séismes de septembre 1985 qui ont ravagé les quartiers centraux de Mexico de se trouver brutalement sous les phares de l'actualité. Pour autant il ne faudrait pas voir dans les articles de G. Couffignal, de P. Melé et de moi-même des contributions de circonstance traitant d'un thème à la mode. D'abord parce qu'ils s'inscrivent tous dans la continuité de recherches personnelles amorcées bien avant les séismes mais aussi et surtout parce que les enjeux sociaux brutalement mis en lumière par la catastrophe n'avaient cessé, depuis au moins une décennie, de mobiliser en rapports de force fluctuants les acteurs de la ville: responsables politiques et techniciens de l'urbanisme mais aussi promoteurs immobiliers, propriétaires et habitants organisés en unions de vecinos. Quand, après le séisme, un responsable de haut niveau déclare que le modèle de grand ensemble moderne de Tlatelolco est abandonné, il prend en compte bien sûr la peur provoquée par les images de l'effondrement de l'immeuble "Nuevo León" et par la mort de centaines de ses occupants, mais il confirme aussi le retournement d'une politique urbaine dont les raisons sont à la fois antérieures et plus générales.

S'il est nécessaire de rappeler que la boutade célèbre de Charles Jenks – proclamant que l'architecture moderne était morte le 15 juillet 1972 à 15 h 32 (ou à peu près) lorsqu'aux Etats-Unis on a détruit les immeubles d'une cité récemment construite – inscrit le problème de la dévalorisation de l'urbanisme "moderne" dans un contexte mondial, il n'en faut pas moins souligner que la revalorisation du patrimoine monumental a provoqué bien des contradictions. Lorsque, la même année 1972, le Président mexicain Luis Echeverría Alvarez promulgait la "Ley Federal sobre monumentos y zonas arqueológicas, artísticos e históricos" il créait un outil urbanistique dont l'ambiguïté était au moins aussi grande que celle de la loi française de 1962 sur la restauration immobilière dans les secteurs sauvegardés, signée par André Malraux. Dans les deux cas, en effet, si l'accent a été porté sur la valeur historique et artistique de certains espaces urbains, cette distinction elle-même a permis de justifier que d'autres quartiers, à l'architecture vernaculaire (dont l'intérêt n'était pas encore reconnu par la culture officielle), ne soient perçus que comme des îlots d'insalubrité, tout juste bons à être démolis.

Autant dire, et l'expérience des villes européennes a fourni sur ce point nombre d'informations, que la restauration du patrimoine monumental a été utilisée, au même titre que la démolition-reconstruction, comme processus d'expulsion des familles pauvres ou simplement modestes des quartiers centraux. Ce qui signifie qu'il a fallu le plus souvent qu'interviennent la résistance des habitants et la crise économique pour faire admettre que le problème de la restauration ou de la réhabilitation des quartiers anciens était inséparable de celui du partage social de la centralité urbaine.

François Tomas

¿Ciudades aún más extraordinarias que sus propios problemas?

Aunque los cronistas de la ciudad de México no dejan de denunciar, y por lo general suelen hacerlo con una ironía severa, las terribles dificultades con las que, en forma cotidiana, deben enfrentarse los habitantes más pobres (que conforman también el grupo más numeroso) de la gigantesca capital, tampoco dejan de pensar que la ciudad de México es aún más extraordinaria que sus propios problemas; el observador minucioso se da cuenta de que esta mezcla de crítica y admiración dice mucho más sobre la compleja realidad de la ciudad que todos los dichos demasiado simplistas que circulan sobre ella. Por eso, para poder entender las realidades urbanas es necesario entreverar diferentes enfoques; esta metodología puede aplicarse así mismo a todas las grandes ciudades mexicanas en las cuales las tensiones internas de la sociedad urbana aumentan debido a fenómenos de crecimiento acelerado.

Los artículos que aparecen en este número de TRACE logran poner de manifiesto tanto la vitalidad como la complejidad de las ciudades mexicanas. Aún cuando están enfocados hacia determinados aspectos de los problemas urbanos, estos textos no dejan de referirse al conjunto, o sea al sistema social el cual a su vez está presentado en su dinámica histórica. Dos de los trabajos, el de C. Bataillon y L. Panabière y el de G. Fourt, analizan ciertos servicios urbanos (distribución del agua y transporte público); en los dos se menciona sin embargo que estudios de este tipo, aunque son muy importantes, no son suficientes por sí solos, ya que al estudiar por separado los diferentes elementos de la realidad urbana se corre el riesgo de pensar que cada uno de ellos es totalmente independiente de los otros. El comentario de G. Fourt "creer que el Plan de Transporte y Vialidad puede añadirse sin más al Plan Director de Desarrollo Urbano es sin duda una ilusión" puede ser aplicado a todos los servicios urbanos.

Si en la actualidad frases como ésta pueden ser lanzadas y además tomadas en cuenta es porque, desde hace unos 15 años y dentro de un contexto de crisis que día con día se asemeja más a una mutación de sociedad, nadie puede aceptar el formal "racionalismo" de un urbanismo que se decía "moderno". Los otros tres textos tratan de dar algunas explicaciones a esta evolución. Es muy cierto que por las apariencias podríamos creer que las zonas de mucha tradición, estudiadas aquí, deben a los sismos que en septiembre de 1985 asolaron el centro de la ciudad de México el que ahora sean temas de actualidad. Los artículos de G. Couffignal, de P. Melé y el mío propio están lejos, sin embargo, de ser contribuciones debidas a las circunstancias o a la moda. En primer lugar estos textos proceden de trabajos de cada uno de nosotros que habían sido iniciados en fechas anteriores a los sismos; además, los desequilibrios sociales tan brutalmente dados a conocer por la catástrofe se habían estado produciendo desde hacía por lo menos una década ocasionando fluctuaciones en el interior de las relaciones de fuerzas entre los actores de la ciudad (políticos y técnicos del urbanismo, promotores inmobiliarios, propietarios y ciudadanos organizados en "uniones de vecinos"). Cuando poco después de los sismos, un alto responsable declara que se abandonará el modelo de gran conjunto moderno, tipo Tlatelolco, lo hace a causa del miedo provocado por el derrumbe del edificio Nuevo León y por la muerte de cientos de sus moradores; pero también su declaración ejemplifica un cambio de política motivado por razones más antiguas y más generales.

Aunque es necesario recordar que la famosa ocurrencia de Charles Jenks (quien proclama que la arquitectura moderna había muerto el 15 de julio de 1972 aproximadamente a las 15:32 horas cuando en Estados Unidos se destruyeron los edificios de un conjunto habitacional recientemente construido) plantea el problema de la desvalorización del urbanismo "moderno" en un contexto mundial, también es necesario mencionar que la revalorización del patrimonio monumental desembocó en muchas contradicciones. Cuando en 1972 el Presidente mexicano Luis Echeverría Álvarez promulgaba la Ley Federal sobre Monumentos y Zonas Arqueológicas, Artísticas e Históricas, estaba creando un instrumento urbanístico cuya ambigüedad era por lo menos tan grande como la de la ley francesa de 1962 sobre la restauración inmobiliaria de los sectores "protegidos" que había sido firmada por A. Malraux. En los dos casos y ya que únicamente se tomaba en cuenta el valor histórico y artístico de ciertos espacios urbanos, esta diferenciación haría que otros barrios con arquitectura "vernácula" (no muy interesante para la cultura oficial en aquellos momentos) fuesen declarados sitios insalubres sólo aptos para ser demolidos.

Como resumen, y la experiencia de las ciudades europeas nos proporciona cuantiosos ejemplos de ello, la restauración del patrimonio monumental fue un motivo muy apropiado (al igual que la demolición-reconstrucción) para desalojar a las familias pobres o incluso modestas de los barrios céntricos. En la mayoría de los casos fueron necesarias la resistencia de los habitantes y la crisis económica para hacer ver que el problema de la restauración o de la rehabilitación de los barrios viejos era un fenómeno inseparable del reparto social equitativo del centro urbano.

François Tomas